



RETOUR DE MANIVELLE

« *Baxter qui ??* » Il y a cinq ans, son nom résonnait encore comme un secret refile sous le manteau. Avec le faussement ingénu *It's a Pleasure*, l'antihéros a mis du piment dans son curaçao, où le bleu des îles se confond avec la grisaille de Brixton.

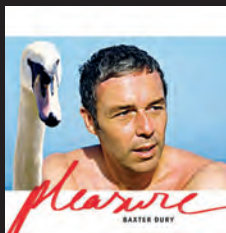
Attendu au tournant après les flamboyants *Len Parrot's Memorial Lift* (2002) et *Floor Show* (2005) signés chez Rough Trade, suivis de *Happy Soup*, un *unclassic* instantané sorti en 2011, Baxter Dury n'est pourtant pas du genre à choper le melon. En digne fils de son père, l'iconique punk Ian Dury, Baxter appartient à l'espèce des perdants magnifiques, égrenant ses déboires sentimentaux avec un flegme et une autodérision *so british*, sur fond d'electro-pop aux riffs entêtants et à la nonchalance sexy en diable. Allure de dandy à la ramasse et mine d'ahuri au sourire en coin qui fait fondre les filles, Baxter Dury possède la force tranquille de ceux qui connaissent leurs limites, mais savent en tirer le meilleur (charme exquis d'un timbre déraillant, savoureux accent cockney, minimalisme au poil). Son père, atteint de la poliomyélite et issu des faubourgs prolos de Londres, avait compensé son double handicap par un charisme de vieux grigou, un tempérament de feu et une détermination à cramer la vie par les deux bouts, à coups de « Sex & Drugs & Rock'n'Roll », inaltérable hymne punk-funk composé avec son groupe The Blockheads. Disparu en 2000, il laisse à sa progéniture un legs pas facile à porter. Chez Dury fils, qui apparaissait déjà à l'âge de 5 ans en Gavroche aux côtés de son père sur la pochette de l'album *New Boot and Panties*, pas de chant rauque et braillard ni de pub-rock arrosé au bourbon, c'est les ex-girlfriends, les prospérités du vice, l'enfance enfuie et les petits meurtres entre amis qui forment la matrice de ses chansons, retorses juste ce qu'il faut derrière leur langueur de façade. Si ses deux premiers albums connaissent des bides publics, Baxter réajuste le tir sur *Happy Soup*, succès d'estime qui emballe les critiques, et sur lequel il s'acoquine avec une formidable chanteuse-choriste (Madelaine



CHRONIQUE

Hart). À l'écoute de son dernier album, l'essor est confirmé : addictif et irrésistible, *It's a Pleasure* porte bien son titre faussement désinvolte. Car le plaisir, ici, est toujours contrebalancé par un arrière-fond tristounne, par la fuite du temps et ses douloureuses équations. Avec l'humour acide pour seul cache-col. Plutôt que la soupe à la grimace et l'auto-apitoiement, c'est la folie douce, les histoires de cul qui dégènèrent et le pied de nez au destin qui prédominent dans ce cheptel de chansons douces-amères, où le fiel du sarcasme est, pour une fois, soluble dans une joie désabusée. Sur scène comme en interview, Baxter Dury est imprévisible et on lui trouve certaines affinités avec Ricky Gervais : même tempérament qui jubile en permanence de ses gamelles et de ses maladroites, déclenchant l'hilarité avec, parfois, la gorge nouée, le rendant profondément humain et attachant. Pas du genre à se laisser démonter pour autant, car après tout, ne seraient-

« La guitare peut être trop invasive, les claviers trop clichés ou prétentieux, la voix féminine est juste... je ne sais pas... plus jolie. » BAXTER DURY



IT'S A PLEASURE

» BAXTER DURY » PIAS



Plus aéré et entraînant encore que son prédécesseur, *It's a Pleasure* renouvelle les contrepoints mélodiques entre le *bad lad* et la *pretty girl* (ici la Française Fabienne Debarre), soutenu par des rythmiques electro-pop minimales, basses, claviers et guitares mixés à leur juste et distincte place (par le collaborateur des Arctic Monkeys, Craig Silvey). Entre *spoken words* cockney et promenades enlevées dans les méandres de son cerveau, entrain et mélancolie incarnent chez Dury les deux faces du même autoportrait, et l'on sent toujours chez lui la volonté d'en découdre avec un passé qu'il balance par-dessus bord comme une plaisanterie graveleuse. Les filles, toujours les filles... JULIEN BÉCOURT & WILFRIED PARIS

ce pas les échecs qui obligent à se remettre en question ? Baxter Dury célèbre l'existence dans ce qu'elle possède à la fois de plus dérisoire et de plus tragique. Avec comme diagnostic final : rien n'est grave, tout est léger. Et si c'était le moment de lui rendre la monnaie de sa pièce ?

J'ai l'impression que ton nouvel album parle de la réalité comme de « ce qui cogne ». En anglais, on pourrait dire *Reality bites*. Oui, c'est sans doute vrai. Il y a toutes sortes de choses que j'ai mises impulsivement dans mes chansons, et que je découvre souvent après coup :



« Oh oui, tiens, c'est vrai. Ce journaliste m'a donné la signification de ma chanson ! » [rires] Il y a surtout des idées assez futiles sur l'esprit humain, ses peurs, ses pensées. Mais ces chansons sont sans doute moins narratives que sur mes albums précédents, elles sont assez abstraites finalement, ouvertes et interprétables différemment. Disons qu'elles parlent de situations très ennuyeuses à décrire, et je suis plus intéressé par la perception qu'en ont les gens que par le fait d'en parler moi-même.

Beaucoup de chansons fonctionnent comme des flux de pensée, comme si on était dans le cerveau du narrateur. Comme la chanson « Other Men's Girls », où on peut imaginer les deux personnages, féminin et masculin, au bord d'une piscine, en train de songer... Oui, c'est une imagerie un peu hip-hop : le gars dans son transat en peignoir et la fille aux gros seins se baignant devant lui [rires]. L'homme au bord de la piscine a probablement attendu que la fille soit libre, et il imagine cette romance avec elle... Mais oui, on a cette perspective dans plusieurs chansons, le point de vue d'un personnage, qui serait un peu comme un serial-killer, mais un serial-killer amical. Certaines descriptions sont accidentellement assez effrayantes. Par exemple, sur « Lips », quand il dit : « *Her lips were close to mine* » ou « *Her eyes are loosely gone* ». Brrr... « Lips » est une de mes chansons préférées de l'album. Je ne pense pas qu'il s'agisse pour autant de différents caractères. C'est une même personne qui s'exprime dans toutes les chansons, ce sont des phrases et des émotions, des peurs, basées sur des expériences que je ne peux pas trop dévoiler en interview, parce que ce sont des choses autobiographiques, avec des gens, des lieux, des dates précises. Je ne veux pas créer de controverses. Mais je les ai utilisés, certainement moins que sur mon album précédent, *Happy Soup*, où je donnais vraiment des noms, comme « Claire ». Là, c'est plutôt entre moi et moi que ça se passe.

J'aime beaucoup la manière dont ta voix et celle de ta chanteuse, Fabienne Debarre, se mélangent, se répondent, comme des contrepoints.

C'est un « truc » mélodique, très simplement : je ne peux pas chanter les refrains, parce qu'ils sont trop hauts en termes de tonalité, alors j'utilise une voix féminine, dans la tradition de Gainsbourg, pour



© Margaux Ract

« Je peux être nostalgique d'un événement qui est arrivé il y a dix minutes. C'est comme un syndrome de la nostalgie. »

« décorer » la musique mélodiquement. Ce n'est pas réfléchi, conceptualisé ou théâtralisé, ni une juxtaposition symbiotique entre le masculin et le féminin ou je ne sais quoi, mais juste la structure mélodique des chansons qui commande ça, et le fait que je ne puisse pas chanter les refrains. Enfin, j'aime le son de la voix féminine, comme un instrument. La guitare peut être trop invasive, les claviers trop clichés ou prétentieux, la voix féminine est juste... je ne sais pas... plus jolie. Et elle agit bien en opposition avec ma voix, qui est plus « *fucked-up* ». C'est un schéma assez classique finalement : le gars en colère et la jolie chose... Qui ne s'opposent pas forcément d'ailleurs, mais comme faisant partie de la même bande, un peu comme Bonnie & Clyde.

Il y a beaucoup de chansons qui se passent dans des hôtels, ou des villes inconnues.

C'est symbolique, un symbole de lieu transitoire, de passage. Je ne suis jamais allé dans un hôtel à Brixton, mais j'ai imaginé ces lieux comme des lieux de passage, des endroits dont il faut faire le « *check-out* » un jour. Je parle aussi de Chiswick dans une chanson, qui est une banlieue à l'ouest de Londres, où j'ai vécu adolescent. C'est une sorte de village à côté de Londres, avec un esprit très provincial, et c'est une référence littéraire intéressante parce que c'est l'endroit où convergent des gens un peu maudits, c'est un endroit étrange, comme un piège, pour les classes moyennes surtout... Jeune homme, je m'y sentais prisonnier, coincé. Ce n'est pas un endroit cool, mais plutôt miteux, et je l'ai utilisé souvent dans mes chansons pour ces particularités, par exemple, ironiquement, en parlant du « Chiswick Disco Club »...

Le centre commercial est aussi un lieu transitoire. Tu as cette chanson, « Palm Trees », qui se passe dans un centre commercial. Que souhaitais-tu raconter ?

C'est littéralement l'histoire d'une femme qui se trouve à Londres dans ce super-méga centre commercial américanisé, qui s'appelle Westfield, un endroit qu'on peut à la fois détester et adorer, un immense monde de rêve et de consommation, blanc et doré. Cette femme regarde des palmiers artificiels dans ce centre commercial et rêve d'une autre vie, parce que son boyfriend, ou son mari, un horrible type agressif, primitif, est assis là aussi, marmonnant sur elle. Ce sont des excursions dans la fantaisie, complètement imaginaires.

C'est aussi une chanson triste, et politique... non ?

C'est une chanson assez triste, oui, sur ce type en colère, antipathique. Mais je ne sais pas si c'est politique. Je n'ai pas de vie politique, vraiment, ça me passe, pfiou, un peu par-dessus la tête. Je ne suis pas activiste, je ne crois pas en... enfin, si j'ai de vastes conceptions sociales, sans jamais vraiment les avoir supportées, mais je suis paresseux, ce qui est sans doute assez anglais, l'Angleterre n'est pas un pays très politisé... Sans doute parce que c'est un pays confortable, un peu suralimenté. Dans les 80's, certains groupes étaient politisés, et c'est un de ces pays qui permettent d'être politique, mais peu de gens profitent de cette opportunité. Il n'y a pas en Angleterre de forces politiques aussi extrêmes qu'il peut y en avoir en France par exemple. Le mot « communiste » n'existe pas vraiment en Angleterre. Quand j'entends dire que quelqu'un ici en France est communiste, je me dis « *what the fuck* », j'ai l'impression d'être retourné dans les années 1920. Il n'y a pas de « communistes » ou de « fascistes » en Angleterre, parce que tout est plus modéré, de manière un peu paresseuse. Je suis un enfant de ça, un représentant de l'inertie. Même l'idée de reine ne me dérange pas, c'est une idée assez « commerciale » de la reine finalement, je ne m'en soucie pas. L'Angleterre est un petit pays tranquille...

Tu es très apprécié en France. Comment te l'expliques-tu ?

C'est peut-être dû à ce côté Gainsbourg dans ma musique... C'est un de mes artistes préférés, et j'aime son attitude. C'est aussi un expérimentateur, alors que je déteste l'expérimentation, quand elle rend la musique moins accessible. Mais lui est également accessible, c'est brillant. Et puis, il y a beaucoup de femmes dans sa musique, comme chez moi. Ce qui est sans doute une manière de les contrôler : on chante sur ce qui nous fait peur. Mes chansons sont des questions. C'est un peu frustrant pour moi de ne pas avoir la même reconnaissance en Angleterre. Les Anglais peuvent être assez brutaux, même si j'y ai un petit succès underground. En France, je sens que ça grandit, depuis la Route du Rock à Saint-Malo cet été, qui a généré beaucoup d'articles. Et quand on reçoit beaucoup de soutiens-gorge sur scène, on se dit



« Quand on reçoit beaucoup de soutiens-gorge sur scène, on se dit qu'il se passe quelque chose... »

qu'il se passe quelque chose... Un magazine m'a même proposé de poser nu en couverture [rires]. C'est agréable, mais c'est surtout rassurant, en termes simplement pratiques, économiques. Ça rend la vie plus facile. Je suis une vieille buse maintenant, je ne veux plus vivre à la dure.

Dans « Babies », tu chantes « *I grow older and angrier each day* », et la tonalité générale de l'album est assez nostalgique, d'une jeunesse passée, ou exprimant la peur de vieillir.

Je suis toujours en train de contempler ma jeunesse, de regarder derrière moi. Je peux être nostalgique d'un événement qui est arrivé il y a dix minutes. Je suis constamment nostalgique, c'est comme un syndrome, le syndrome de la nostalgie. C'est peut-être un sentiment partagé, collectif, parce que tout va très vite aujourd'hui, mais je n'arrive à écrire que sur des situations passées, comme des flashbacks. Je ne pourrais pas écrire sur le futur, sur des choses qui ne sont pas arrivées. C'est un processus très basique, sans réflexion, informé par des

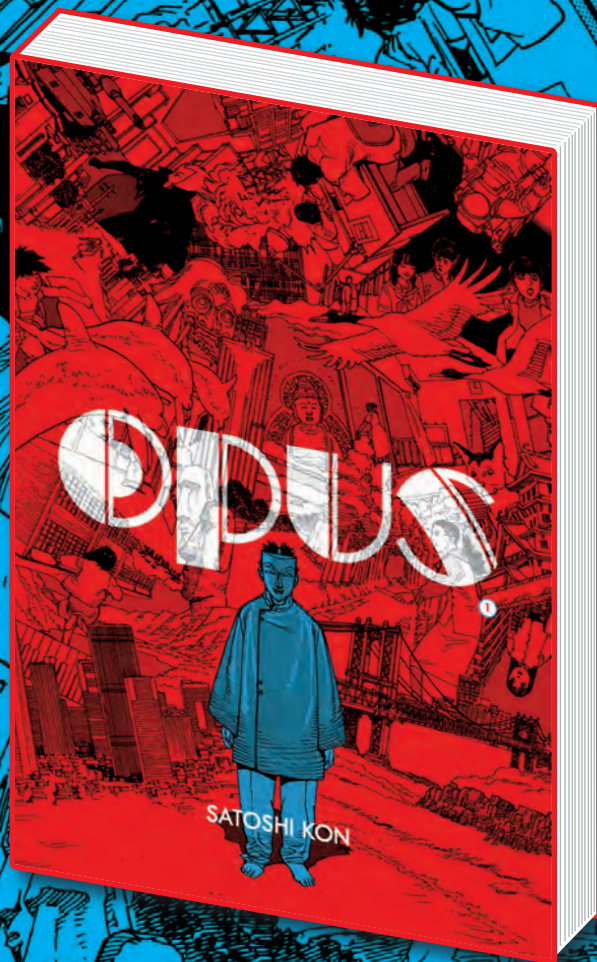


© Margaux Ract

événements et des situations très futiles de mon passé. C'est très littéral et narratif en fait.

**Tu veux bien parler de ton père, Ian Dury ?
Quel rôle a-t-il joué dans ton enfance ?**

Ça ne me dérange pas d'en parler non. Ça a un intérêt, c'était une personne intéressante, je suis fier de lui, et il est sans doute la raison pour laquelle je fais de la musique. Je l'ai vu en concert des centaines de fois. C'est parfois compliqué, parce qu'on se retrouve en compétition dans un monde où il a été important, mais mon père n'a pas eu tant de succès que ça, il a été connu, mais, en un sens, j'ai été plus loin que lui dans ma carrière artistique. Et puis ça donne aussi quelques raisons d'achever les choses, de mieux s'accomplir. Il y a beaucoup de mauvaises progénitures qui font des œuvres de mauvaise qualité, ce qui n'est pas choquant, parce que ces choses-là ne se transmettent pas. Les gens qui font de la pop-music doivent généralement s'auto-inventer, être les propres créateurs de leur personnalité, de leur caractère. Usuellement, les « fils-de » deviennent une autre version d'un caractère, une autre version de John Lennon, par exemple, ou qui que ce soit, et c'est toujours assez embarrassant à voir. Je ne crois pas avoir trop souffert de ça, j'essaie d'être positif par rapport à ce que mon père m'a apporté, et de m'accepter moi-même comme personne... ■



PIPIUS

**LE CHEF-D'ŒUVRE DE SATOSHI KON,
RÉALISATEUR DE PERFECT BLUE
ET PAPRIKA!**

EN LIBRAIRIE • Plus d'infos sur le site www.imho.fr